

« Notre public rejette les films intellectuels »

RENCONTRE · Le point sur la production turque avec Alin Tasciyan, spécialiste du cinéma de son pays.

İstanbul (Turquie),
envoyé spécial.

Comme un vent de printemps souffle sur le cinéma turc. En 2005, vingt-quatre films nationaux avaient trouvé un distributeur local. En 2006, ils étaient douze de plus alors que *les Climats*, de Nuri Bilge Ceylan, obtenait le prix de la critique internationale à Cannes. L'an dernier, malgré une chute dans les sorties, *De l'autre côté*, du Turc de Berlin Fatih Akin obtenait sur la Croisette le prix du scénario et *Yumurta*, de Semih Kapanoglu, était sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs. Cette année encore, le drapeau rouge frappé en blanc du croissant de lune et de l'étoile flottera, avec ceux de tous les pays en sélection officielle, à l'arrière du Palais des festivals. Pour faire le point sur l'état de ce cinéma, nous avons rencontré Alin Tasciyan, critique au quotidien *Milliyet* et consultante du Festival d'Istanbul.

Pour cette dernière, il convient tout d'abord de souligner la vitalité de la production puisque près d'une quarantaine de longs métrages de fiction ont été réalisés en un an, auxquels il convient d'ajouter une centaine de courts métrages et autant de documentaires de tout format. Seuls deux de ces documentaires sont sortis en salles mais les autres ont trouvé le chemin des centres culturels, des festivals et de la télévision. Pour elle, pourtant, le cinéma est en crise après l'éclosion des années quatre-vingt-dix. Deux films loués par la critique ont obtenu l'un six cents entrées, l'autre sept cents, la faute en étant la disparition des salles d'art et d'essai susceptibles de montrer des films à petit budget, tandis qu'« un film que je ne peux pas appeler un film », en l'occurrence une comédie, totalisait quatre millions d'entrées.



Yumurta, de Semih Kapanoglu, a été sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs en 2007.

Ainsi, des films « uniquement commerciaux, sans qualités y compris techniques, sans scénario ni photo », permettent au cinéma turc de maintenir une part de marché de 50 % et plus sur les écrans locaux, l'autre moitié des entrées se faisant sur les grosses machines hollywoodiennes : « Avant, il y avait une force. Des gens essayaient de faire des films à gros budgets de qualité. On aimait ou pas, mais c'était un film. » À côté de ces « comédies sans cerveau » et de ces « parodies de *l'Exorciste* qui marchent », deux tendances prédominent. D'une part, il y a des films politiques, comme *l'Asile*, qui n'a pas trouvé de salles alors qu'il y en a plus d'un millier dans le pays, qui maintiennent la tradition du cinéma militant ; on en trouve au service de toutes les causes, de la droite fondamentaliste ou nationaliste jusqu'à la gauche et aux films pro-kurdes, mais ce sont des petits budgets. De l'autre, « les films minimalistes et intellectuels très bien reçus dans le monde entier mais pas

en Turquie, le public les rejette comme par réflexe ».

L'État ne s'intéresse au cinéma que depuis trois ou quatre ans seulement. Maintenant il y a des subventions et des films se font avec ce montant uniquement. Du coup, un million de dollars pour un film turc, c'est bien. Beaucoup sont faits pour moins de la moitié car « tout le monde est prêt à faire des films sans être payé. Il y a une grande solidarité parmi les cinéastes. Les acteurs gagnent bien leur vie à la télévision mais veulent faire du cinéma, ils en font donc à l'œil. On paie les techniciens, le labo, on a le film qui sort sur une ou deux copies et c'est la fin ». Exemple avec Nuri Bilge Ceylan qui réalise chez lui 10 % des entrées qu'il a eues en France. La télévision achète les films mais sans contribuer beaucoup au cinéma. Le DVD marche bien car « les gens sont devenus asociaux et individualistes » mais, comme dans bien des pays, le problème est le piratage. Alors que le salaire minimum

est de 400 livres, un billet en salle coûte 12 livres, le DVD légal 20 livres et le DVD piraté 5 livres ou moins. Même les petits films s'écoulent bien à ce prix-là.

Du côté des bonnes nouvelles, Alin Tasciyan note « l'arrivée d'une génération de plus en plus intéressée par le documentaire, composée de gens qui travaillent à la télévision ou dans le journalisme. Ce sont des intellectuels qui rejoignent des collectifs de cinéastes. Il y en a de féministes, pour les ONG, les marginaux, les groupes politiques, les handicapés, contre la torture... Il leur manque encore souvent un style car les films sont faits caméra à la main et montés sur l'ordinateur ». À souligner aussi que « cela contribue à former une mémoire collective qui n'existe pas ; si on en avait eu une dans les années soixante-dix, beaucoup de choses auraient changé ». Enfin, la nouvelle génération de ceux qui débutent en ce moment dans le court métrage devrait laisser place à quelques belles surprises lors de leur passage au long métrage.

Propos recueillis par